

## QUELQUES REMARQUES AU SUJET DES PEAUX-ROUGES ET DE LEURS CHEVAUX

par

S. FRECHKOP (*Bruxelles*) (\*)

Les races d'animaux élevées par des peuples différents aident parfois à établir des liens de parenté entre ces derniers. Ceci semble nous permettre de parler ici d'une sorte de chevaux dont il existe actuellement beaucoup d'élevages aux États-Unis d'Amérique.

Comme on le sait, l'Amérique ou, plutôt, les Amériques furent découvertes plus d'une fois par les Européens. Au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècles les Norvégiens auraient été les premiers à atteindre l'Amérique du Nord mais, semble-t-il, sans tenter de s'y installer. Il est probable que la colonisation de ce continent par des Européens ne commença qu'après sa découverte par Christophe Colomb (en 1492). Quelques dizaines d'années plus tôt, des navigateurs espagnols, italiens et portugais découvraient l'Amérique du Sud. D'autre part, des hommes appartenant à la population de la Sibérie, passaient depuis longtemps, — antérieurement à l'annexion, au XVI<sup>e</sup> siècle, de cet énorme territoire à l'État russe, — d'Asie en Amérique du Nord, sans savoir qu'ils mettaient le pied sur un autre continent. Ils faisaient ces passages soit en hiver, marchant sur la glace du détroit gelé que Bering ne découvrit qu'en 1728, soit en été, en franchissant ce détroit en canots ou au moyen de petites embarcations « à voile », cette dernière ayant été fabriquée primitivement de peaux d'animaux. Quelques colons, d'origine russe plutôt que mongoïde, s'installèrent même dans les régions côtières de l'ouest de

---

(\*) Communication présentée le 26 juin 1967. M. S. FRECHKOP, Directeur de laboratoire honoraire à l'Institut royal des Sciences naturelles est décédé en décembre 1967.

l'Amérique du Nord avant et après la découverte de Bering. Ces immigrants devenaient chaque année de plus en plus nombreux et c'est ainsi que l'Alaska devint et resta colonie russe jusqu'à 1867, année où cette péninsule fut vendue aux États-Unis d'Amérique.

Les trafiquants et les colons russes, pour la plupart chasseurs d'animaux à fourrure, ne voyaient dans les Peaux-Rouges que des peuplades parentes de celles de la Sibérie.

Le regretté anthropologue A. HRDLIČKA, qui passa ses années d'activité scientifique aux États-Unis d'Amérique, disait déjà en 1913, puis en 1921, que le continent nord-américain ne pouvait être peuplé que par des populations asiatiques. Le berceau de ces peuples mongoloïdes — *d e r a c e j a u n e - b r u n e* — devait se trouver, d'après la carte géographique qu'il donnait, auprès ou a u t o u r de la mer d'Aral, autrement dit, entre celle-ci et la mer Caspienne. Dans une étude ultérieure, le même auteur précisait même la peuplade asiatique, toujours existante, de laquelle proviendraient les Peaux-Rouges. Les migrations s'effectuaient « par la voie la plus commode » — par l'eau (fleuves et mer).

Suivant le même auteur (1932), il paraît probable, à la lumière des connaissances actuelles, que ce n'est pas un seul idiome mais plutôt une série de dialectes qui furent importés de l'Asie en Amérique.

La parenté entre les Peaux-Rouges et les peuplades mongoloïdes de la Sibérie se révèle en effet, non seulement par la ressemblance de leurs caractères physiques, mais se reflète aussi dans la toponymie ; il suffit de se rappeler, par exemple, la région d'Ooussouri en Sibérie et celle de Missouri en Amérique du Nord.

La question de la provenance des chevaux domestiques, répandus actuellement du Canada jusqu'en Patagonie, n'est pas plus aisée à résoudre que l'histoire des nations qui se sont formées dans le Nouveau Monde.

A ce propos, deux remarques s'imposent avant de parler de races chevalines.

1) Suivant HRDLIČKA (1932), les très lointains ancêtres des Indiens américains présenteraient des liens avec les hommes des époques aurignacienne et magdalénienne de l'Europe et de l'Asie. Il est clair que les hommes de ces temps éloignés, bien que connaissant les chevaux qui furent leur gibier et qu'ils figuraient d'ailleurs sur les parois des grottes, ne pouvaient pas les transporter : ces animaux n'étaient pas encore domestiqués.



2) Au début des temps historiques pour l'est de l'Asie, les embarcations, faites en peaux d'animaux, ne pouvaient pas servir aux émigrants sibériens pour le transport d'animaux de grande taille.

L'introduction de chevaux domestiques dans le Nouveau Monde est incontestablement postérieure aux voyages de Colomb et d'autres navigateurs du xv<sup>e</sup> siècle. En l'absence de documents indiquant d'autres possibilités de leur apparition, on est contraint d'accepter la thèse de leur importation au Mexique, dans le premier quart du xvi<sup>e</sup> siècle, par les Espagnols. Et, parmi les chevaux importés, il dut y avoir des exemplaires à robe t a c h e t é e, robe qu'on retrouve actuellement chez leurs descendants, et très appréciée aussi bien par les Peaux-Rouges (fig. 1) que par les Américains d'origine européenne.

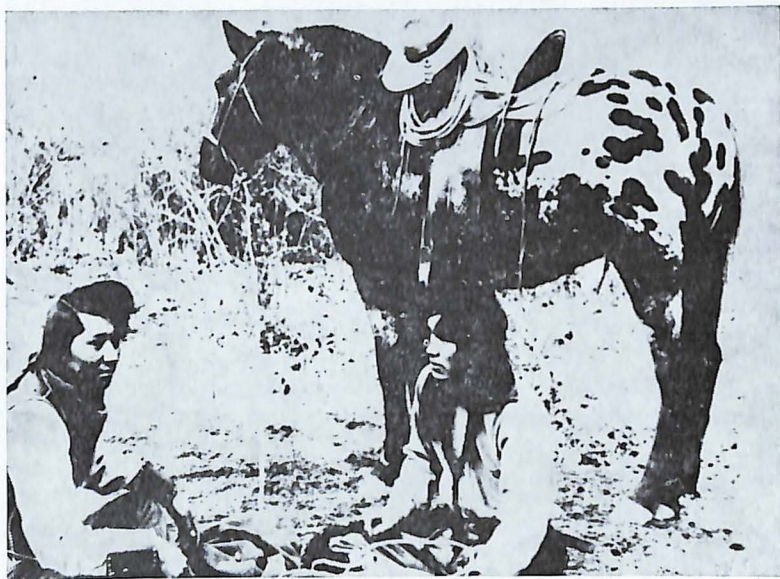


FIG. 1. — « Indiens américains » (ou « Peaux-Rouges ») de la tribu des « Nez-percés » près d'un cheval « tacheté ». (D'après F. HAINES, 1963, page 76).

Ce patron ou modèle de pelage consiste en des taches foncées — noires ou brunes, suivant l'individu, — réparties sur l'une ou l'autre partie du corps ou sur toute sa surface (fig. 2) et contrastant avec la couleur de fond du pelage, blanche ou grise. En cas d'hybridation d'un cheval tacheté avec une autre espèce d'Équidé, la robe tachetée

est transmise à l'hybride, comme l'atteste l'information fournie par M. B. S. DI STRA, concernant le spécimen représenté (fig. 2).

Comme j'ai pu le constater chez des chevaux tachetés d'un cirque qui séjournait à Bruxelles, les poils constituant les taches foncées sont orientés autrement que ceux du pelage les entourant.

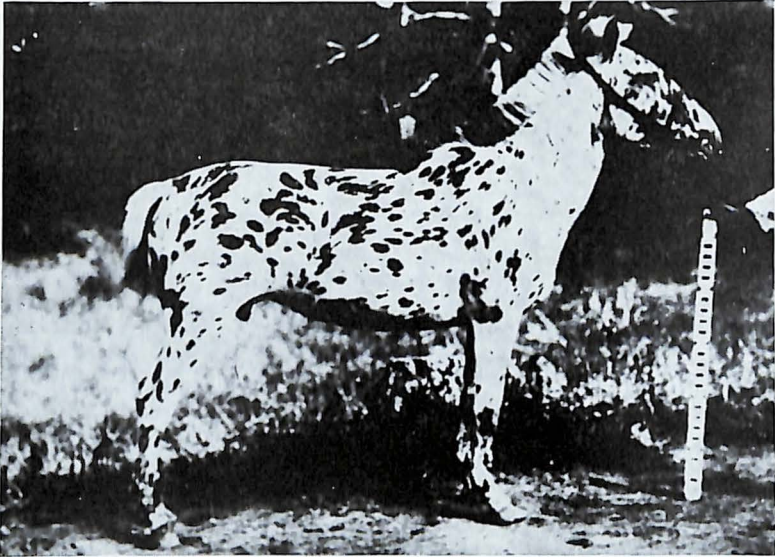


FIG. 2. — Robe tachetée transmise par l'un de ses parents à un hybride de cheval domestique et de Koulan (*Hemionus*) on ignore lequel des parents appartenait à la première espèce et lequel à la deuxième. (Photographie transmise par M. B. S. DIJSTRA).

Les taches sont habituellement rondes ou ovales ; leur grandeur varie d'un individu à l'autre ; à certains endroits du corps du cheval, elles peuvent être accolées l'une à l'autre, de façon à former des taches plus grandes et de contour irrégulier. Chez certains spécimens, les taches sont entourées d'une sorte de « halo » formé par le mélange des poils qui les composent, avec ceux du fond du pelage (fig. 3).

La disposition des taches semble n'avoir rien à voir avec le dessin du pelage des Zèbres ; elle paraît plutôt obéir au principe de l'orientation normale des poils sur les diverses parties du corps d'un cheval à robe unicolore — principe qu'avait établi KIDD (1903) et que montre le schéma ci-après (fig. 4), emprunté à l'ouvrage de Max





FIG. 3. — Taches, entourées chacune d'un « halo », d'un cheval de la race « Appaloosa ». (D'après une photographie reproduite dans la revue « Appaloosa News », février 1967, page 82. Moscow, Idaho, U.S.A.).

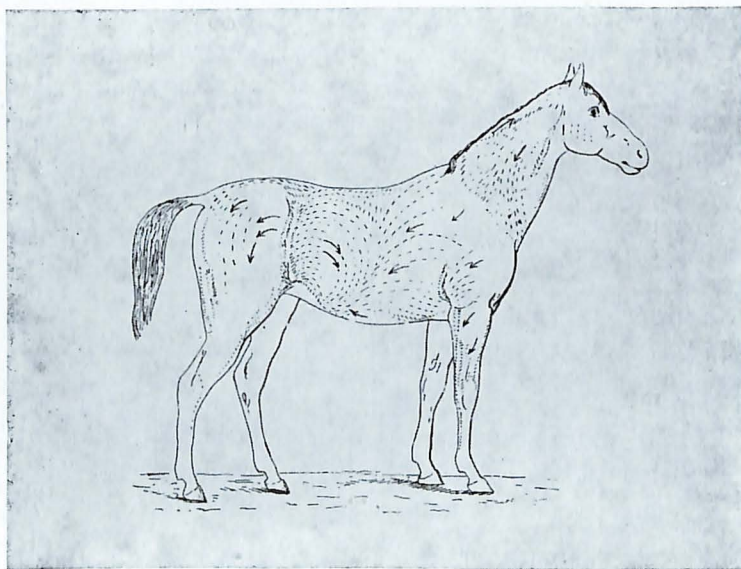


FIG. 4. — Schéma de l'orientation normale des poils sur diverses parties du corps d'un cheval domestique. (D'après Max WEBER (1927) qui attribue erronément ce schéma à W. KIDD (1903)).

WEBER (1927, vol. I, p. 15) (1). Pour s'en rendre compte il suffit de comparer les fig. 4 et 2.

Chez le spécimen de la fig. 2, les taches qu'on voit sur les membres sont étirées dans le sens de la longueur de ceux-ci et ne forment pas d'anneaux.

Lorsqu'on croise un étalon à robe tachetée avec une jument à robe unicolore (ou inversement), il arrive que certaines parties du corps du produit de l'union présentent un pelage unicolore, tandis que d'autres parties présentent le dessin tacheté. Parfois, la partie tachetée est moindre, parfois plus grande que la surface unicolore. Il suffit cependant que quelques taches seulement du type décrit ci-dessus soient présentes dans le pelage d'un cheval, pour que les éleveurs américains le rangent sans hésitation dans la « race » qu'ils nomment « Appaloosa ».

L'élevage des « Appaloosa-horses » est actuellement un véritable engouement aux États-Unis d'Amérique. Les éleveurs de ces chevaux se sont réunis en une grande société et celle-ci publie une revue mensuelle (de format in-4°), abondamment illustrée de photographies de spécimens de la dite race.

Ce dernier mot est employé ici, non pour faire plaisir aux éleveurs des « Appaloosa-horses » mais parce que, actuellement, il n'y a pas plus de raisons de refuser à cette sorte de chevaux la valeur d'une race bien établie que de la refuser au « pur-sang anglais » auquel, malgré toutes ses qualités, il est impossible d'attribuer précisément une « pureté de sang ».

Lorsqu'on examine des photographies d'Indiens américains avec leurs chevaux, on est frappé par la fréquence, si pas la prédominance, de chevaux à robes bigarrées. On est alors vite amené à supposer chez ces hommes une prédilection marquée pour des animaux non-unicolores.

Est-ce une question d'ordre esthétique ou pratique ? Il semble qu'il faut admettre les deux raisons.

En effet, la position sur le corps, la grandeur et la forme des plages différemment colorées n'étant jamais exactement les mêmes chez deux animaux d'une même race, chaque propriétaire reconnaît immédiatement, et souvent de loin, son cheval. Inutile dans ces

---

(1) Max WEBER attribue ce schéma à W. KIDD qui, cependant, n'avait illustré son texte d'aucune image.



conditions, de recourir au marquage des bêtes au fer porté au rouge ou à tout autre procédé brutal et cruel. Les Peaux-Rouges, — les plus parfaits de tous les écuyers, car ils montent (ou montaient ?) sans selle et sans mors, — tiennent d'ailleurs à ce que leurs montures n'aient pas la moindre crainte de leurs cavaliers : la confiance réciproque était à la base de l'équitation chez les « sauvages » d'Amérique.

Si les détails d'un pelage bigarré peuvent remplacer un document d'identité pour un cheval, un pelage du type « Appaloosa » augmente le plaisir du propriétaire par sa valeur ornementale. Les chevaux de ce type semblent avoir été plus appréciés par certaines tribus de Peaux-Rouges que par d'autres. On en trouve encore, par exemple, chez la tribu des « Nez-percés » de l'Idaho, de l'Oregon et du Canada, où des hommes de cette tribu ont dû se retirer, après un combat de forces inégales, avec les « Américains » provenant d'Europe (en 1877).

Mais d'où venaient ces chevaux au pelage tacheté ?

Dans son ouvrage consacré au cheval « Appaloosa » (*l. c.*, p. 4), F. HAINES (1963) cite, parmi les noms désignant dans divers pays le pelage propre à cette sorte ou race chevaline, la dénomination suivante :

« Chubarry » en Angleterre et « Chubari » en Espagne. (En France, ce modèle de pelage s'appellerait « tigre »).

Or l'adjectif « tchoubarii » (au masculin) et « tchoubaraya » (au féminin) est un mot de la langue russe (bien que la racine de ce mot soit peut-être asiatique plutôt qu'europpéenne).

La photographie reproduite ici (fig. 5) et montrant des Kirghiz auprès d'un cheval à robe tachetée, vient appuyer la possibilité d'une provenance asiatique des chevaux « tchoubarii » ou « appaloosa » (1).

Il est cependant nécessaire de se rappeler que la région habitée par les Kirghiz fut annexée à l'Empire russe en 1734, c'est-à-dire à une époque où tout ce qui venait de l'Occident était fort en vogue dans cet état mi-européen, mi-asiatique. Or, les chevaux tachetés étaient déjà fort appréciés en Europe occidentale comme montures réservées aux personnages les plus vénérés de l'époque. Des pein-

---

(1) La provenance de ce nom n'est pas bien élucidée jusqu'à présent (voir HAINES, *l. c.*).

tures et des gravures reproduites dans l'ouvrage de HAINES, montrent des chevaux tachetés montés par Louis XIV, etc... Ainsi donc la possibilité de la pénétration de chevaux de cette sorte de l'Europe en Asie n'est pas exclue.



FIG. 5. — Kirghiz près d'un cheval tacheté. Photographie qu'a pu se procurer M. B. S. DIJSTRA et qu'il a offerte à l'auteur de cette communication.

Néanmoins, comme on trouve le modèle de robe « tchoubarii », en Perse (Iran), en Inde et en Chine, à des époques historiques plus anciennes que celle du « roi-soleil », son origine orientale paraît fort probable : les Chinois, les Siamois, les Hindous ont toujours fait preuve de leur goût pour les fleurs et les animaux — poissons, oiseaux, chats, chiens, etc... — à formes et couleurs extraordinaires. Lorsque, malgré leur extrême patience, si différente de celle des Européens, et malgré une sélection très minutieuse, ils n'obtiennent pas la coloration chamarrée dont ils voudraient orner un animal, ils le colorient (comme le font, par exemple, les Hindous avec les éléphants devant participer à un cortège). Il est donc possible que les chevaux tachetés des Kirghiz proviennent d'ancêtres amenés de l'Inde, sans avoir passé par les haras des rois de France.



Avant de terminer mon exposé, je voudrais faire remarquer que l'association « Appaloosa-Horse Club » (Moscow, Idaho, U.S.A.) admet que le dessin du pelage des chevaux en question est formé par deux couleurs seulement — blanc et noir (ou bleu-rouan). Cependant, parmi les chevaux de cirque que j'ai vus, il y en avait des blancs à taches brunes, tout comme d'ailleurs chez le cheval représenté dans l'ouvrage de HAINES sur la planche en couleurs faisant face à la page 68.

Il m'est un agréable devoir d'exprimer ici ma vive gratitude à Monsieur B. S. DIJSTRA, littérateur et hippologue néerlandais, grâce auquel j'ai appris l'existence de la race chevaline « Appaloosa » et qui m'a si aimablement prêté le bel ouvrage de F. HAINES et mis à ma disposition les deux documents photographiques reproduits ci-dessus.

*Institut royal des Sciences naturelles de Belgique.*

#### INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HAINES, F.

- 1963 Appaloosa, the spotted horse in art and history.  
Univ. of Texas Press, Austin.

HRDLIČKA, A.

- 1913 Remains in Eastern Asia of the race that peopled America.  
*Smithson. Miscel. Coll.*, Washington, 54 (6) : 5 pages.
- 1921 The peopling of Asia.  
*Proc. Americ. Philosoph. Soc.*, 40 : 535-545.
- 1932 The coming of man from Asia in the light of recent discoveries.  
*Proc. Americ. Philosoph. Soc.*, 71 (6) : 393-402.

KIDD, W.

- 1903 Notes on the Hair-Slope of four Typical Mammals.  
*Proc. Zool. Soc. London* : 79-83.

SIMPSON, G. G.

- 1951 Horses.  
New York, Oxford. University Press, 247 p.

WEBER, MAX.

- 1927 Die Säugetiere. — Einführung in die Anatomie und Systematik der recenten und fossilen Mammalia.  
2<sup>e</sup> éd., vol. 1. — G. Fischer, Jena.